connaissance de son œuvre et en a discuté avec des amis [1] dont Édouard Gans (1798-1839), le premier éditeur de la *Philosophie de l'histoire* de Hegel. Juif, touché au plus vif par le problème que posait sa religion et sa situation de juif, embrassant la religion protestante pour se procurer le certificat de baptême, exigé des juifs, pour qu'ils puissent entrer dans la fonction publique, Heine fait douloureusement l'expérience d'une religion en désagrégation. Extraordinairement doué pour le sarcasme le persiflage, il en fait dès l'époque de Berlin un emploi fréquent.

Le 1 avril 1823, il écrit à Wohlwill : les juifs n'ont « plus la force de porter la barbe, ni de jeûner et ni celle d'être tolérants par haine : voilà le motif de notre réforme ». Mais tout de suite, il commence sa critique du Christianisme, dont « le déclin (lui) devient chaque jour plus manifeste. Voici assez longtemps que cette idée pourrie s'est gardée. Il y a de sales familles d'idées... Si on écrase une de ces idées-punaises, elle laisse derrière elle une puanteur que l'on sent durant des millénaires. Le Ch... est une de ces idées. On l'a écrasé, voici déjà dix-huit siècles et il nous empeste toujours l'air, à nous autres pauvres juifs ».

Depuis la lettre du 18 juin 1823, des termes irrespectueux non seulement envers le Christianisme, mais envers Dieu, apparaissent dans sa correspondance. Dieu est pour lui le « vieux », « le vieux Baron du Sinaï et le Monarque de Judée », un « vieux Monsieur» dont il craint qu'il n'ait «perdu la tête». Le 26 juin 1823, parlant d'une « aimable jeune fille », il ne peut « pas en vouloir à Dieu le père d'avoir lui aussi trouvé plaisir à une juive ». Après la lecture de Goethe, il déclare n'être « plus un païen aveugle, mais voyant » (à L. Robert, 27-11-23). Quelques semaines plus tard, il jette sur papier ces mots : « Dessèche ma droite, si jamais je t'oublie, Jeroucholayim. Ce sont à peu près les paroles du psalmiste, ce sont aussi toujours les miennes » (à Moser, 9-1-1824), et « je ne suis pas aussi athée qu'on le dit » (à Moser, 21-1-24).

Signes d'un temps que nous comprenons mieux à travers l'étonnant discours que Jean Paul Richter met dans la bouche « du Christ mort (qui annonce) du haut de l'univers qu'il n'y a pas de Dieu » [2]. L'athéisme est alors un phénomène du jour,

1. Cf. *Lettres :* 1-4-23 ; mai 1823 ; 7-4-1823 ; 30-9-23 ; 28-11-23 ; 9-1-1824 ; 19-3-1824.

2. C'est dans ce discours que Gérard de Nerval a pris l'exergue « Dieu est mort ! Le ciel est vide... Pleurez ! enfants, vous n'avez plus de père ! » qu'il a mis en tête de son poème : *Le Christ aux Oliviers.* Les apôtres y dorment et le Christ s'adresse à eux :

> ... « *Mes amis, savez-vous la nouvelle?*
> *J'ai touché de mon front à la voûte éternelle ;*
> *Je suis sanglant, brisé, souffrant pour bien des jours !*